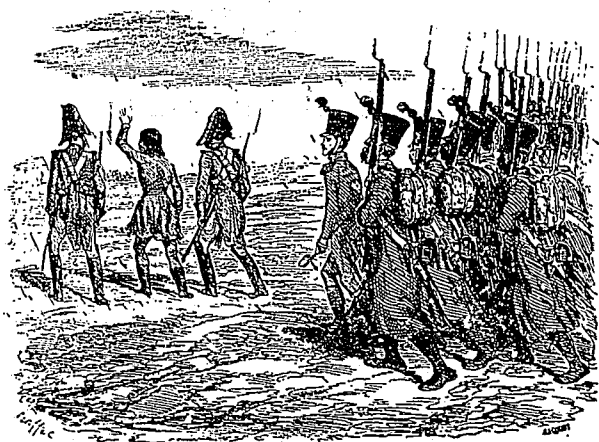


politique consentait à sacrifier la moitié de la valeur de leurs produits industriels. Pour combattre cette fraude, Napoléon rendit, le 17 août, un décret qui ordonnait le brûlement de toutes les marchandises anglaises dans la France et dans les États confédérés, et attacha à ces douanes des cours prévôtales dont les jugements n'étaient pas susceptibles du recours en cassation. Par ces terribles moyens, l'importation devenait une opération à peu près impraticable. Cependant il était impossible de se passer d'objets de première nécessité, non manufacturés, tels que les productions naturelles aux colonies. Le dangereux système des licences pourvut aux besoins publics, mais non sans les plus grands abus, et les produits des fabriques françaises furent livrés aux Anglais en échange des denrées brutes provenant des possesseurs des deux Indes.



Stabs conduit au lieu de l'exécution (page 182).

Conformément aux intentions de l'Empereur, une nouvelle campagne en Portugal s'était ouverte au mois de mai 1810, au moment où commencèrent les préparatifs de l'expédition de Sicile. Le maréchal Masséna commandait cette expédition ; il arriva le 2 à Valladolid, ayant sous ses ordres le maréchal Ney, le duc d'Abbrantès et le général Reynier ; la cavalerie obéissait au général Montbrun. Masséna débuta par trois sièges importants : celui d'Astorga, qui, le 6 mai, se rendit au duc d'Abbrantès ; celui de Ciudad Rodrigo, qui capitula

le 15 juillet entre les mains du maréchal Ney, et enfin celui d'Almeida, qui se soumit aussi le 28 août. Les deux clefs du Portugal, sur la frontière de la province de Salamanque étant au pouvoir de l'armée du prince d'Essling, il s'avança sur Busaco le 15 septembre, marchant sur Lisbonne, dont il avait ordre de s'emparer. Mais l'Empereur lui avait enjoint de ne commencer ses opérations que quand il aurait réuni soixante mille hommes. Il était naturel à un homme comme Masséna de ne pas prendre conseil de cette circonspection, et de se précipiter sur la route de Lisbonne avec la confiance de ses anciens et de ses nouveaux succès.

On doit regretter qu'il ait cédé si facilement à cet entraînement ; au lieu de tourner l'ennemi, qui avait fait de Busaco une position formidable, il l'attaqua de front et fut battu, laissant sur le champ de bataille trois mille morts, et abandonnant à Coimbre autant de blessés. Cependant Wellington, pour couvrir Lisbonne, se retirait lentement devant les Français vers les lignes de Torrès Vedras. La lenteur de cette retraite fut moins attribuée à l'attitude que la supériorité numérique de son armée devait lui donner devant celle du maréchal, qu'à une affreuse combinaison résultant des ordres de la régence de Lisbonne. Effrayée de la reddition si prompte des places fortes de Ciudad Rodrigo et d'Almeida, la régence avait arrêté l'exécution d'un élan de dévastation générale de toute la fertile province de la Beyra, c'est-à-dire d'une étendue de pays de plus de huit cents lieues carrées, et d'en refouler toute la population sur Lisbonne. Les milices portugaise, qui figuraient pour quatre-vingt mille hommes dans l'armée de Wellington, pendaient et fuillaient impitoyablement ceux qui se refusaient à incendier leurs récoltes, leurs champs, leurs habitations. A Coimbre, ville de vingt-cinq mille habitants, l'armée française ne trouva que quelques vieillards, qui durent à leur faiblesse la permission de mourir au sein de leurs foyers. Elle avait laissé ses blessés dans les hôpitaux de cette ville, ils furent massacrés par des Portugais. Le drapeau anglais protégeait toutes ces barbaries.

Le prince d'Essling voulut en vain poursuivre sa marche sur Lisbonne ; il trouva dans les lignes de Torrès Vedras, tracées par Wellington en avant de la capitale, une triple enceinte de défense, inexpugnable pour une armée aussi faible que la sienne. Le but de cette troisième campagne une fois manqué, Masséna dut songer à la retraite. Elle fut protégée par le maréchal Ney, qui exécuta à Miranda d'admirables manœuvres. Le général en chef n'avait plus qu'un objet, celui de ravitailler

Almeida, qui venait d'être investie par soixante-dix mille Anglo-Portugais ; mais Masséna, qui avait paru avec trente-mille hommes devant Torrès Vedras, n'en comptait plus que vingt-trois mille devant Almeida.

Aussi, ne pouvant réussir à secourir cette ville, il envoya au général Brennier, qui y commandait, l'ordre d'en faire sauter les fortifications. Cet ordre reçut son accomplissement dans la nuit du 9 au 10 mai 1811. Sur dix-huit cents hommes qui composaient la garnison d'Almeida, la moitié rejoignit l'armée. Les armes de Masséna furent moins heureuses en Portugal que dans toutes les autres contrées de l'Europe, où il avait mérité le nom d'*invincible*.

En Espagne, la guerre fut heureuse pour la France, si une semblable guerre pouvait l'être. La victoire d'Ocana, remportée le 19 novembre précédent, avait ouvert l'Andalousie à nos armes. L'armée du roi Joseph, commandée par le maréchal Soult, prit le nom de sa conquête. Dans une marche rapide et triomphante, elle occupa



Grâce, Sire ! grâce pour mon père, s'écrie-t-elle (page 186).

Baylen, et successivement Jaën, l'antique Cordoue, Carmona. Le 7 janvier, le général Sébastiani dispersa l'armée espagnole sous les murs de Grenade, et le lendemain il entra dans cette place. Le 9, il était maître de Malaga. Le 1er février, Séville, résidence de la junte suprême, se rendit au maréchal Soult.

(à suivre.)